

# LA PREMIÈRE INTERNATIONALE

*A propos du cinquantième du Congrès de Saint-Imier...*

*Umanità nova* - 9 septembre 1922

-----

A la mi-septembre, c'est le cinquantième du Congrès de Saint-Imier (Suisse), fameux dans l'histoire de la *Première Internationale* et du socialisme en général parce qu'à partir de lui commence, officiellement pourrait-on dire, le mouvement anarchiste.

Les compagnons suisses ont célébré l'événement au cours d'une fête entre amis, à laquelle ont sans doute participé quelques-uns au moins des rares survivants; ce devait être une fête émouvante pour qui a vécu ces journées de laborieuses luttes intellectuelles, d'enthousiasme intact, et garde encore entières et plus fortes que jamais, après cinquante ans de vicissitudes en tout genre et pas des plus heureuses, la foi et l'espérance de sa prime jeunesse.

L'*Association Internationale des Travailleurs* ébauchée en 1862, a pris corps à Londres en septembre 1864 et modifié du jour au lendemain les termes de la lutte pour le progrès et pour l'émancipation de l'homme.

Jusqu'alors, quand elles s'intéressaient aux questions politiques et sociales, les masses laborieuses le faisaient dans le sillage et pour le compte des partis bourgeois et elles attendaient tout de l'arrivée au pouvoir d'hommes et de gouvernements meilleurs. Il manquait dans le prolétariat la conscience de classe, la conscience de l'antagonisme des intérêts entre celui qui travaille et celui qui vit du travail d'autrui, la conscience de l'injustice fondamentale dont découlent les maux sociaux; et donc la grande majorité, la presque totalité des ouvriers même les plus avancés, n'aspirait qu'à de superficiels changements (changer les formes de gouvernement), à de petites réformes qui laissaient intact le droit d'un petit nombre à monopoliser les moyens de production et donc la domination réelle sur toute la vie sociale.

Une nouvelle ère commença avec l'*Internationale*, fondée sur l'initiative du petit nombre de ceux qui, à l'époque, comprenaient la véritable nature de la question sociale et la nécessité de soustraire les travailleurs à la direction des partis bourgeois. Les travailleurs, qui avaient toujours été une force brute dans le sillage des autres, bien ou mal intentionnés, s'élevaient au rang de facteur principal de l'histoire humaine et, en luttant pour leur propre émancipation, ils luttaient pour le bien de tous, pour le progrès humain, pour fonder une civilisation supérieure.

Nous l'avons déjà écrit et nous ne saurions que le répéter:

*«L'Internationale a détaché les ouvriers du sillage des partis bourgeois et leur a donné une conscience de classe, un programme à eux, une politique à eux; elle a posé et discuté toutes les questions sociales les plus vitales et elle a élaboré tout le socialisme moderne dont certains écrivains ont prétendu ensuite qu'il était sorti de leur cervelle; elle a fait trembler les puissants, elle a suscité les espoirs ardents des opprimés, elle a inspiré des sacrifices et de l'héroïsme... et, alors qu'elle semblait destinée à mener au tombeau la société capitaliste, elle s'est disloquée et elle est morte».*

Pourquoi ?

On attribue généralement le fait que l'*Internationale* se soit disloquée aux persécutions dont elle a fait l'objet, ou aux luttes de personnes qui ont surgi en son sein, ou bien à la façon dont elle était organisée, ou encore à toutes ces causes à la fois.

Ce n'est pas mon avis.

Les persécutions n'auraient pas suffi à disloquer l'Association et elles ont même souvent servi à la rendre plus populaire et à lui donner de l'essor.

Les luttes de personnes n'ont été en réalité que secondaires, et tant que le mouvement a eu de la vitalité, elles ont plutôt servi à jeter dans l'action les différentes parties et les individus les plus en vue.

Son mode d'organisation, devenu centraliste et autoritaire sous l'impulsion du *Conseil Général* de Londres et particulièrement de Karl Marx qui en était l'âme, a conduit de fait à la scission de l'*Internationale* en deux branches; mais la branche fédéraliste et anarchiste qui comprenait les fédérations d'Espagne, d'Italie, de la Suisse de langue française, de Belgique, de la France méridionale, ainsi que des sections autonomes d'autres pays, l'avait emporté de peu sur la branche autoritaire. On me dira que même dans la branche anarchiste existait encore le ver de l'autoritarisme et que, même là, quelques personnes faisaient et défaisaient au nom de la masse qui les suivait passivement, et c'est vrai. Mais il est à noter que, dans ce cas, l'autoritarisme n'était pas voulu, et n'était ni dans les formes de l'organisation, ni dans les principes dont elle s'inspirait; c'était une conséquence naturelle et inévitable du fait auquel j'attribue principalement la dislocation de l'Association, fait que je vais maintenant exposer.

Dans l'*Internationale* qui a été fondée comme fédération de ligues de résistance pour donner la plus large base à la lutte économique contre le capitalisme, deux tendances se sont rapidement manifestées, l'une autoritaire, l'autre libertaire, et elles ont divisé les internationalistes en fractions ennemies qui avaient nom Marx et Bakounine, du moins aux deux ailes extrêmes.

Les uns voulaient faire de l'Association un corps discipliné aux ordres d'un comité Central, les autres voulaient qu'elle soit une libre fédération de groupes autonomes. Les uns voulaient soumettre la masse pour faire son bien de force, selon la vieille superstition autoritaire, les autres voulaient l'élever et la persuader de se libérer par elle-même. Mais ceux qui inspiraient les deux fractions avaient en commun ce trait caractéristique: ils prêtaient leurs propres idées à la masse des membres de l'Association et pensaient l'avoir convertie alors qu'ils en avaient obtenu une adhésion plus ou moins inconsciente.

C'est ainsi que l'on vit l'*Internationale* devenir rapidement mutualiste, collectiviste, communiste, révolutionnaire, anarchiste; et la rapidité de cette évolution que les compte-rendus des Congrès et la presse quotidienne attestent ne pouvait pas correspondre à une évolution réelle et simultanée de la grande masse de ses membres.

Comme il n'y avait pas d'organes différents pour la lutte économique et pour la lutte politique et idéologique, et comme tous les internationalistes déployaient toute leur activité sur le plan de la pensée et de l'action au sein de l'*Internationale*, il en résultait nécessairement que les individus les plus avancés auraient dû descendre et rester au niveau de la masse arriérée et lente, ou bien - et c'est ce qui est arrivé - progresser et évoluer avec l'illusion que la masse les comprendrait et les suivrait.

Les éléments les plus avancés ont étudié, discuté, découvert les besoins du peuple, ils ont formulé dans des programmes concrets les vagues aspirations des masses, ils ont affirmé le socialisme, ils ont affirmé l'anarchisme, ils ont prédit l'avenir et ils l'ont préparé - mais ils ont tué l'Association. L'épée avait usé le fourreau.

Je ne dis pas que ce fut un mal. Si elle était restée une simple organisation de résistance et n'avait pas été agitée par les tempêtes de la pensée et des passions de parti, l'*Internationale* aurait duré comme ont duré les «*Trade Unions*» anglaises, inutiles et peut-être nuisibles à la cause de l'émancipation de l'homme. Il vaut mieux qu'elle soit morte en jetant au vent des graines fécondes: et de fait, c'est d'elle que sont nés le mouvement socialiste et le mouvement anarchiste.

Mais je vous dis qu'aujourd'hui, on ne peut pas, on ne doit pas, refaire l'*Internationale* de jadis. Au-

aujourd'hui, il existe des mouvements socialiste et anarchistes bien développés; aujourd'hui, les illusions et les ambiguïtés dans lesquelles a vécu et est morte la vieille *Internationale* ne sont plus possibles. Les causes qui ont tué la vieille *Internationale des Travailleurs*, c'est-à-dire d'une part l'antagonisme entre autoritaires et libertaires, et d'autre part la distance qu'il y avait entre les hommes de la pensée et la masse semi-consciente mue par ses seuls intérêts, ces causes peuvent encore empêcher que ne naisse, se développe et dure une *Internationale* qui soit, comme la première, une société de résistance économique, une fabrique d'idées et une association révolutionnaire tout à la fois.

Une nouvelle *Internationale* (je parle d'une association de travailleurs réunis en tant que travailleurs, et non pas des associations fondées sur une communauté d'idées et de buts révolutionnaires), une nouvelle *Internationale des Travailleurs* devrait, pour être viable et remplir sa mission, avoir en vue de réunir tous les travailleurs, ou le plus possible, sans distinction d'opinions sociales, politiques ou religieuses pour lutter contre le capitalisme; c'est pourquoi elle ne doit être ni individualiste, ni collectiviste, ni communiste; elle ne doit être ni monarchiste, ni républicaine, ni anarchiste; elle ne doit être ni religieuse, ni antireligieuse. Une seule idée commune, une seule condition, une seule mission: vouloir combattre les patrons.

La haine du patron est le début du salut.

Et si, ensuite, éclairée par la propagande, éduquée par la lutte qui lui apprend à remonter aux causes des maux sociaux et à en chercher les remèdes, stimulée par l'exemple des partis révolutionnaires, forcée par la réaction des patrons, la masse des adhérents éclate en affirmations socialistes, anarchistes, anticléricales, tant mieux parce qu'alors le progrès serait réel et non pas illusoire.

Au fond, c'est là le but, c'est là l'espérance qui nous fait nous intéresser au mouvement ouvrier.

Un vieil internationaliste, en 1871, tout de suite après la *Commune de Paris*, profitant du fait que les conditions politiques des différents États empêchaient les délégués des sections fédéralistes de se rendre à Londres, le *Conseil Général* de Londres avait voulu, au cours d'une «conférence» de personnes expressément triées sur le volet, imposer à toute l'*Internationale* son autorité et sa doctrine particulière: la conquête du pouvoir politique.

La *Fédération italienne* de l'*Internationale* fut la première à réagir: réunie en août 1872 à Rimini, elle rompit toute solidarité avec le *Conseil Général* marxiste de Londres par la résolution suivante:

«*Considérant que la "Conférence" de Londres (septembre 1871) a cherché, par sa IX<sup>ème</sup> décision, à imposer à toute l'Association Internationale des Travailleurs une doctrine particulière autoritaire qui est très exactement celle du parti communiste allemand;*

- *que le Conseil Général en a été l'instigateur et l'a soutenue;*

- *que la doctrine en question des communistes autoritaires est la négation du sentiment révolutionnaire du prolétariat italien;*

- *que le Conseil Général a usé de moyens indignes tels que la calomnie et l'imposture dans le seul but de réduire toute l'Association Internationale à l'unité de sa doctrine communiste autoritaire;*

- *que le Conseil Général a comblé la mesure de son indignité par sa circulaire réservée de Londres, datée du 5 mars 1872 où, poursuivant son entreprise de calomnie et d'imposture, il révèle une passion sans frein de l'autorité;*

- *que la réaction du Conseil Général a provoqué l'opposition révolutionnaire des Belges, des Français, des Espagnols, des Slaves, des Italiens, des Suisses de la Suisse occidentale et du Jura;*

- *pour toutes ces raisons, la réunion déclare solennellement, en présence des travailleurs du monde entier, que dorénavant la Fédération Italienne de l'Association Internationale des Travailleurs rompt toute solidarité avec le Conseil Général de Londres, tout en réaffirmant sa solidarité économique avec tous les ouvriers...».*

Contrairement aux Italiens qui refusèrent tout net de se rendre au Congrès de La Haye en septembre 1872, convoqué à des fins insidieuses par le *Conseil Général*, les autres Fédérations opposées à la direction marxiste décidèrent d'y participer. Et ce Congrès, de l'avis même des marxistes et d'hommes peu tendres envers les anarchistes, n'a pas été à l'honneur de Marx qui a, certes, assouvi sa vengeance et obtenu l'expulsion de Guillaume et de Bakounine, mais non sans porter à la *Première Internationale* un coup qui s'avéra fatal.

De retour de ce Congrès, les délégués qui avaient formé la minorité anti-autoritaire rejoignirent en Suisse les délégués italiens réunis entre-temps. La réunion eut lieu à Saint-Imier, le 15 septembre 1872 à la Maison de l'Hôtel-de-Ville. Étaient présents: Alerini, Farga-Pellicer, Marselau et Morago, pour la Fédération espagnole; Costa, Cafiero, Bakounine, Malatesta, Nabruzzi, Fanelli, pour la Fédération italienne, Pindy et Carnet, pour différentes sections françaises; Lefrançais, pour les sections américaines 3 et 22; Guillaume et Schwitzguébel, pour la Fédération du Jura.

Après avoir rejeté les décisions arbitraires prises à La Haye, le Congrès exprimait son opposition en votant la résolution suivante:

#### *NATURE DE L'ACTION POLITIQUE DU PROLÉTARIAT:*

*Considérant:*

*- que vouloir imposer au prolétariat une ligne de conduite ou un programme politique uniforme comme la voie unique qui puisse le conduire à son émancipation sociale est une prétention aussi absurde que réactionnaire;*

*- que nul n'a le droit de priver les fédérations et sections autonomes du droit incontestable de déterminer elles-mêmes et suivre la ligne de conduite politique qu'elles croiront la meilleure, et que toute tentative semblable nous conduirait fatalement au plus révoltant dogmatisme;*

*- que les aspirations du prolétariat ne peuvent avoir d'autre objet que l'établissement d'une organisation et d'une fédération économiques absolument libres, fondées sur le travail et l'égalité de tous et absolument indépendantes de tout gouvernement politique, et que cette organisation et cette fédération ne peuvent être que le résultat de l'action spontanée du prolétariat lui-même, des corps de métier et des communes autonomes;*

*Considérant que toute organisation politique ne peut rien être que l'organisation de la domination au profit d'une classe et au détriment des masses et que le prolétariat, s'il voulait s'emparer du pouvoir, deviendrait lui-même une classe dominante et exploiteuse;*

*le Congrès réuni à Saint-Imier déclare:*

*- que la destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat;*

*- que toute organisation d'un pouvoir politique prétendument provisoire et révolutionnaire pour amener cette destruction ne peut être qu'une tromperie de plus et serait aussi dangereuse pour le prolétariat que tous les gouvernements existant aujourd'hui;*

*- que, repoussant tout compromis pour arriver à l'accomplissement de la révolution sociale, les prolétaires de tous les pays doivent établir, en dehors de toute politique bourgeoise, la solidarité de l'action révolutionnaire.*

Dès lors, l'anarchisme était né. De pensée individuelle de quelques hommes isolés, il devenait principe collectif de groupes désormais répandus dans le monde entier.

**Errico MALATESTA.**

-----